

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

RUE, DROGUE ET VIOLENCE: LA SURVIE DES JEUNES HABITANTS DE RUE À BOGOTÀ

Quand j'ai commencé mon travail de terrain avec des personnes sans abri dans le centre-ville de Bogotá, en Colombie, je n'arrivais à parler qu'avec des personnes de plus de trente-cinq ans. Cependant, j'observais, à l'occasion de chacun de mes parcours ethnographiques, plusieurs jeunes, filles et garçons¹, qui faisaient la manche dans les bus, qui se baladaient, ou qui sortaient ou entraient dans les *ollas*². A chaque fois que j'ai tenté de les aborder, j'ai fait face à des échecs. Parfois ils marchaient très vite ; ils s'arrêtaient rarement. Parfois ils étaient sous l'emprise de drogues. Parfois, simplement, j'avais peur car je voyais de loin des bagarres et je n'osais pas me rapprocher.

Les *ollas*, je les connaissais déjà. Toutes les personnes que j'ai rencontrées dans la rue y allaient à un moment de la journée pour acheter et consommer des drogues. Certaines y passaient une grande partie de leur temps. Mais, à chaque fois que j'entrais dans ces espaces ou que je me baladais aux alentours, la présence massive de jeunes, et même d'enfants, m'interpellait. Les personnes sans abri avec lesquelles je parlais se plaignaient souvent de cette jeunesse qui avait du mal, comme elles disaient, « à piloter ce mode de vie ».

Je me suis donc intéressée rapidement à cette jeunesse. Contrairement à l'image chaotique que beaucoup de personnes me transmettaient, je voyais ces jeunes se débrouiller³ suffisamment bien dans le milieu de la rue pour faire face à toutes les contraintes. Entre

* « Laboratoire de Changement Social et Politique » (LCSP), Université Paris Diderot - Paris 7

¹ J'ai rencontré plusieurs jeunes LGBTI, qui se disaient toujours appartenir à une des deux catégories, femmes ou hommes. Je me base donc sur la revendication de cette appartenance.

² En français : marmites ou casseroles. *Ollas* est le terme utilisé par tous les acteurs sociaux en relation avec mon sujet de recherche pour désigner tout type de centre de vente et de consommation des drogues. Nous verrons plus loin les différents types d'*ollas*.

³ Dans cet article, le verbe « se débrouiller » est une traduction de l'espagnol *rebuscárselas*, qui exprime l'idée de trouver des moyens ou d'inventer des solutions pour répondre aux difficultés quotidiennes.

mon intérêt pour ces jeunes et mon impossibilité à leur parler dans la rue, j'ai décidé de demander les autorisations nécessaires pour pouvoir entrer dans des centres publics d'accueil de jour, destinés à des jeunes habitants de rue⁴ âgés de moins de vingt-huit ans⁵.

Dans ces espaces institutionnels, j'ai été confrontée à des corps fatigués - malgré leur jeunesse -, blessés, sales, maigres, affamés, assoiffés, ayant tous des trajectoires différentes dans la vie (parents décédés, abandon, expulsion du foyer familial, famille victime de déplacement forcé⁶, maltraitance, viol...) et dans la [vie de la] rue (prison, centres de réhabilitation, prostitution, meurtres, ex-paramilitaires...). Ces trajectoires qui, comme dirait María Epele pour le cas des jeunes usagers de drogues en Argentine, « les ont placés en dehors des réseaux sociaux qui assurent un minimum de protection et de prise en charge⁷ ». Parmi ces jeunes, très peu ont fini le lycée ; plusieurs ont abandonné leurs études pendant le collège et certains n'ont pas fini le primaire.

Ces jeunes viennent tous des quartiers populaires de Bogotá ou d'autres villes du pays, parfois assez éloignées de la capitale. Ils *parchan*⁸, depuis plusieurs mois ou plusieurs années, dans le centre-ville, notamment dans les *ollas*. Espaces dans lesquels j'ai pu accompagner

⁴ En Colombie, on parle d'« habitants de rue » pour désigner la catégorie administrative correspondant aux personnes sans abri. Selon le dernier recensement disponible de la population habitante de rue à Bogotá, il y avait, en 2011, 9 614 personnes en situation de rue dans la ville. Cependant, pour la rédaction de son plan de travail de l'année 2013, l'Institut pour la protection de l'enfance et la jeunesse (Idipron) a recensé 8 864 enfants et jeunes dans la rue. Voir Alcaldía Distrital de Bogotá, Secretaria de Integración Social, « Generación de capacidades para el desarrollo de personas en prostitución o habitantes de Calle », *Proyecto CP-0743-2012*, Bogotá, 2012, p. 17 et Idipron, « 722 Protección, Prevención y Atención Integral a Niños, Niñas, Adolescentes y Jóvenes en Situación de Vida de y en Calle y Pandilleros en condición de Fragilidad Social 2013 Bogotá Humana », accessible sur : <http://www.idipron.gov.co/index.php/normatividad/85-idipron/sic/276-722-proteccion-prevencion-y-atencion-integral-a-ninos-ninas-adolescentes-y-jovenes-en-situacion-de-vida-de-y-en-calle-y-pandilleros-en-condicion-de-fragilidad-social-2013-bogota-humana>, (consulté le 10 septembre 2015).

⁵ J'ai obtenu l'autorisation d'aller dans un centre pour filles et dans un centre pour garçons une ou deux fois par semaine, pendant une durée d'environ quatre mois, entre janvier et juin 2014. Le travail de terrain s'est poursuivi entre décembre 2014 et mars 2015, période pendant laquelle je me suis concentrée sur un travail ethnographique dans la rue.

⁶ Il s'agit d'un déplacement interne dû à des situations de violence.

⁷ María EPELE, *Sujetar Por La Herida: Una Etnografía Sobre Drogas, Pobreza Y Salud*, Buenos Aires, Paidós, 2010, p. 203. Traduit de l'espagnol par moi-même.

⁸ Le verbe *parchar* - argot colombien - est très important dans le milieu de la rue. Il exprime diverses expériences : se balader, se débrouiller, habiter, consommer des drogues, partager avec des amis, être dans un endroit, s'identifier à un endroit.

certains d'entre eux, quand la confiance mutuelle nous a permis de sortir des murs des institutions.

C'est à ce moment là que j'ai été confrontée à ces mêmes corps juvéniles, cette fois-ci complètement exposés. Tout d'abord, au regard social qui pose sur eux un double stigmat⁹. D'une part, un « stigmat visible », lié à leur manière de se tenir, de marcher, de parler, mais aussi à leurs habits, à leur odeur, à leurs pratiques quotidiennes, à leur prise de risques ; d'autre part, concernant l'usage de drogues, « un stigmat moral invalidant le sens de leur activité et de leur expérience¹⁰ ».

Leur intimité est aussi exposée dans la vie de la rue et cela ne fait qu'alimenter le rejet social¹¹. Dans le centre-ville de Bogotá, comme dans toute la ville, les personnes sans-abri usagers de drogues, s'approprient des espaces publics pour consommer des drogues, pour se laver dans les petits bassins ou fontaines, pour dormir dans des coins de rues ou dans des parcs. Ces gestes font de ces corps des corps remarquablement visibles. Ils dérangent les passants ordinaires et le voisinage.

En outre, il existe une exposition à la violence. Dans le milieu de la rue et particulièrement dans les *ollas*, les violences ressenties et projetées jouent un rôle principal. Dans la rue, les jeunes s'exposent à des humiliations, à des agressions physiques et même à des assassinats collectifs¹², conséquences du rejet social. Dans les *ollas*, où les armes, les tortures et les meurtres semblent être quotidiens, ces jeunes s'exposent à toutes sortes d'agression (bagarres, coups de couteau ou de feu, viols).

Il s'agira donc dans cet article de décrire et d'analyser les diverses pratiques de survie, tantôt matérielles, tantôt en réponse à la violence, que ces jeunes utilisent quotidiennement face à toutes les contraintes de leur milieu de vie. Tout d'abord, je vais m'intéresser à la rue comme espace vécu, comme un espace plutôt défini où diverses expériences d'appropriation et de survie convergent. Ensuite, je m'intéresserai aux multiples situations de violence auxquelles ces

⁹ Patricia BOUHNİK, *Toxicos. Le goût et la peine*, Paris, La Découverte, 2007, p. 194-195. Dans ce livre, l'auteure avance la thèse d'une double stigmatisation chez les usagers de drogues : un stigmat visible et un stigmat moral.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Comme l'exprime Patricia Bouhnik dans le cas des usagers de drogues en France : « Le rythme de la vie à la rue conduit à bouleverser les gestes intimes et ordinaires du quotidien. Les usagers – comme d'autres habitants de l'espace public – doivent les effectuer dans des conditions telles que leur intimité s'en trouve très souvent affectée. L'hygiène, la sexualité, les besoins élémentaires s'inscrivent dans des conditions d'exposition qui alimentent le rejet social. *Ibid.*, p. 200.

¹² Ce sujet sera approfondi plus loin dans le texte.

jeunes sont quotidiennement exposés et à leurs propres stratégies face à ces situations. Finalement, je vais essayer de montrer comment, dans des conditions de vie limites, émergent diverses pratiques qui collaborent à la survie matérielle, tout en renforçant la dépendance aux drogues.

L'espace vécu : la rue

Être dans la rue pour les jeunes rencontrés signifie avant tout être hors de la maison familiale. Au début des conversations, la rue apparaît comme un endroit indéfini. « Je suis tombé dans la rue quand... » ou « je suis allé dans la rue pour... » sont des phrases qui sont souvent utilisées pour expliquer qu'ils ne sont plus chez leurs parents. Cependant, au fur et à mesure des conversations, le terme « rue » commence à désigner des lieux précis, identifiés par des noms propres de quartiers, de places, de parcs, d'avenues. Les noms des lieux sont souvent accompagnés de pratiques et d'expériences¹³ particulières.

Si le regard social considère très souvent les personnes sans abri comme des errants ou des nomades urbains, la rue pour ces jeunes est un ensemble d'espaces assez définis qui interagissent avec l'expérience quotidienne de cette vie-limite et de la consommation de drogues. Elle est le trottoir pour dormir ou faire la manche ; elle est le pont pour s'abriter ; elle est les *ollas* pour la fête et pour consommer des drogues ; elle est les feux de signalisation pour vendre des petits objets ou pour voler des pièces de voitures ; elle est la petite chambre pour se reposer ; elle est le bus pour se déplacer et travailler ; elle est parfois les espaces institutionnels pour prendre une douche ou pour manger ; elle est le *bazuco*¹⁴...

Parfois, en parlant avec ces jeunes, je me demande si habiter la rue n'est pas un synonyme pour eux d'habiter leur addiction. La vie de ces jeunes tourne autour de la drogue, et en particulier du *bazuco*. Leur relation à la drogue devient pour la plus grande partie une « expérience

¹³ Pour une analyse plus poussée sur la relation entre l'espace et l'expérience dans le cas de personnes sans abri en France, voir Claudia GIROLA, *Vivre sans abri: de la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2011 ; *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, thèse de doctorat, EHESS, 2007 ; « Rencontrer des personnes sans abri: une anthropologie réflexive », *Politix*, n°34, 1996, p. 87-98.

¹⁴ Le *bazuco* est la drogue la plus consommée dans le milieu de la rue car la moins chère. Une dose coûte environ 1200 pesos, soit 45 centimes d'euro. Cette drogue est une composition de base libre de cocaïne, chaux, bicarbonate de soude, ciment, méthanol, acide benzoïque et kérosène.

totale¹⁵ ». Autrement dit, ils ont « un mode de vie exclusivement organisé autour de [cette] seule finalité¹⁶ ». Les mots de Lenzo¹⁷ expriment bien cette dépendance :

Lenzo : [...] Je vole, par exemple, cent mille pesos¹⁸, avec ça je fume [du bazuco] une nuit et une journée... oui, une nuit et une journée. Et quand ça finit, je suis déjà crevé, je suis déjà sale, parce qu'on se salit. Alors, je peux plus par exemple monter dans un bus pour faire la manche, parce que je suis sale et je pue, je sens la transpiration, le cochorno [odeur de la fumée de bazuco] et alors je vais faire du recyclage. Je cherche dans les poubelles et je retrouve des vêtements, des choses, des objets de recyclage, bouteilles, verre, même des débris, des choses comme ça. Après, j'y vais encore [à une olla appelée La Ele] et je continue à fumer, c'est-à-dire que je vends les objets et je fume, même parfois je vends de la bouffe. Car depuis trois jours je peux plus avaler de bouffe parce que j'ai la gorge fermée, il n'y est passé que de la fumée, rien d'autre¹⁹.

Pour l'achat du produit, ces jeunes usagers de drogues interagissent avec des espaces destinés au trafic : les *ollas*. Pour toutes les personnes rencontrées, ces espaces sont la synthèse de la vie dans la rue et sont définis comme l'endroit le plus significatif en tant qu'espace vécu.

Bien que les *ollas* puissent fonctionner dans une seule maison²⁰, elles peuvent occuper également plusieurs rues d'un quartier ou même un quartier entier. Dans ce deuxième cas, la consommation et la vente de drogues se réalisent en pleine rue²¹ sous le regard de tout le voisinage ou dans des tavernes. Dans le centre de Bogotá, il existe aujourd'hui trois *ollas* situées dans des rues de quartiers très défavorisés, où la

¹⁵ Robert CASTEL (dir.), *Les sorties de la toxicomanie : Types, trajectoires, tonalités*, Paris, IRESCO, 1992. Pour une analyse de la relation entre l'expérience de l'institution totale dans la prison et l'expérience totale de la toxicomanie, voir Fabrice FERNÁNDEZ, « Au risque de rester "dedans" : le double travail d'ajustement des usagers de drogues incarcérés », in Gerard MAUGER, JOSÉ-LUIS MORENO PESTANA et Marta ROCA I ESCODA (dir.), *Normes, déviations, insertions*, Genève, Seismo, 2008, p. 168-189.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Les surnoms des personnes ont été changés pour le respect de leur intimité et pour leur sécurité.

¹⁸ 1 euro vaut environ 3000 pesos colombiens.

¹⁹ Traduit de l'espagnol par moi-même.

²⁰ Pour le cas américain des *crack-houses*, voir notamment Philippe BOURGOIS, *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Seuil, 2013. Pour le cas argentin de *fumaderos*, voir María EPELE, *Sujeta Por La Herida : Una Etnografía Sobre Drogas, Pobreza Y Salud*, op. cit.

²¹ Pour le cas brésilien de consommation de crack sur l'espace public, voir entre autres Heitor FRÚGOLI et Mariana CAVALCANTI, « Territorialidades da(s) crackolândia(s) em São Paulo e no Rio de Janeiro », *Anuário Antropológico*, II, 2013, p. 73-97.

circulation de voitures, de la police et de passants ordinaires est encore possible.

Ce n'est pas le cas de La Ele²². Dans cette *olla*, l'espace public est approprié - voire privatisé - pour la vente et pour la consommation de drogues, et pour toute sorte de transactions illégales. La circulation de voitures et de passants est restreinte. La Ele est considérée par la police comme le centre de trafic de drogues au détail le plus important de la ville et comme « un secteur interdit à la société et à la police²³ ». C'est une frontière urbaine²⁴, avec des barrières faites d'ordures et de quelques petites grilles, avec une sécurité composée de guetteurs, d'une milice et, apparemment, d'un circuit de vidéosurveillance²⁵.

La vie des jeunes rencontrés se déroule au carrefour de tous ces espaces, publics, institutionnels et privatisés. Espaces qui constituent un univers très précaire où la pauvreté est mise en relation avec l'usage et le trafic de drogues, créant souvent des situations de violence auxquelles ils doivent faire face.

Survie et violence

Ni la faim, ni le froid, ni les maladies acquises à cause du manque d'hygiène ou les maladies sexuelles ne semblent être plus

²² C'est dans La Ele que j'ai focalisé mes observations, car c'est ici que tous les jeunes rencontrés se rendent. Elle se situe en centre-ville, dans le secteur commercial le plus important de la ville, à côté du bataillon de réserve de l'Armée Nationale, de la basilique mineure de la ville, très près du plus grand commissariat de police, de deux importantes avenues, de la mairie de Bogotá et même du Palais Présidentiel. Pour pouvoir y entrer, j'ai dû gagner la confiance de ces jeunes et moi-même leur faire confiance. Dans un endroit où la méfiance règne, la confiance devient la base fondamentale de ma démarche ethnographique : la confiance que j'arrive à inspirer à ces jeunes qui m'aident à entrer - ne pas être une journaliste ou une policière ; et la confiance que j'arrive à avoir en eux - pour qu'ils n'aillent pas me « mettre dans la gueule du loup ». Cependant, à l'intérieur nous sommes, autant eux que moi, dans une position d'extrême vulnérabilité face à une réalité de violences diverses. Dans les autres *ollas* du centre-ville où la circulation est encore possible, j'ai pu réaliser quelques parcours d'observation, mais en solitaire.

²³ Entretien du chef de la police de Bogotá réalisé par un journaliste: Carlos GUEVARA, « El "Bronx", La "megaolla" sin una solución a la vista », *El Tiempo*, 30 mai 2015, accessible sur : <http://www.eltiempo.com/bogota/bronx-una-olla-sin-solucion-a-la-vista/15860015> (consulté le 01 juin 2015).

²⁴ Nataly CAMACHO, « Les *ollas* de Bogotá : des lieux de passage, des lieux-frontières », *Travaux en cours*, N°11, mai 2015, p. 14-24.

²⁵ Dans une grande descente en 2012, la police a trouvé un système de vidéosurveillance. Ce système a été démantelé à ce moment-là, mais dans les récits des personnes qui *parchan* dans La Ele, il a été remis en marche peu de temps après.

mortelles que les coups de couteau, les coups de feu ou les accidents de voiture²⁶. Dans mon enquête, la violence est omniprésente. Elle ressemble à l'écho d'un grand bruit qui va pénétrer, parfois doucement, parfois brutalement, jusqu'aux plus infimes recoins. Elle se manifeste dans maintes situations de la vie de la rue. Elle peut être incarnée par les habitants de rue eux-mêmes ou par d'autres acteurs à l'encontre des habitants de rue. La vie dans la rue s'écoule au milieu des situations de violence.

Des bagarres, des fusillades, des viols, des tortures, des agressions physiques et verbales sont des expériences qui, selon les récits des jeunes, semblent quotidiennes. Mais, comment se battre contre toutes ces situations ? Les stratégies sont diverses et elles vont de l'indifférence jusqu'à faire appel, eux-mêmes, à la violence.

Indifférence ou protection ?

Moi-même, dans les *ollas*, j'ai été confrontée à des situations de violence et je devais, malgré moi, paraître indifférente, de même que tous ceux qui m'entouraient :

Quelque chose est arrivé dans la mezzanine ! Une bagarre ! La femme de la sécurité monte rapidement pour contrôler la situation. Deux minutes plus tard, deux hommes entrent dans la grande salle et montent eux aussi rapidement les escaliers ; un des deux était armé, il avait un pistolet dans la main gauche et avec la main droite, tout en montant, il essayait de sortir un couteau gardé dans son pantalon. C'étaient des sayayines²⁷. J'ai eu peur. Ces hommes armés sont passés juste en face de moi et ils allaient régler une bagarre juste au-dessus de moi. [...] Nora me regardait. J'ai tout essayé pour dissimuler ma peur (la montrer aurait pu me faire remarquer) et ne pas fuir en courant. Je ne voyais, ni écoutais ce qui se passait là haut, la musique était trop forte. Apparemment, une dispute a pris une mauvaise tournure et deux mecs ont commencé à se bagarrer. Juste pour un instant, j'ai vu le sayayin armé prendre un des mecs de la bagarre par l'arrière et mettre son pistolet sur son estomac. Je crois qu'il essayait de le contrôler. Et moi, je me demandais à quel moment cet homme allait tirer avec son pistolet et autour de moi je ne voyais qu'une indifférence totale. [...] Parfois, quelques-uns des jeunes

²⁶ Selon une publication dans *El Tiempo*, un des principaux journaux du pays, en 2013, la principale cause de mort de personnes qui vivent dans la rue a été la violence. Natalia GÓMEZ, « Violencia, la principal causa de muerte de quienes escogieron la calle », *El Tiempo*, 23 mai 2014, Bogotá, accessible sur : <http://www.eltiempo.com/bogota/violencia-la-principal-causa-de-muerte-de-quienes-escogieron-la-calle/14028090>, (consulté le 13 janvier 2015).

²⁷ Nom de la milice de La Ele.

qui étaient en bas – il n’y avait que des jeunes – regardaient vers le haut, vers la mezzanine. Des regards furtifs qui se perdaient finalement sur les écrans des machines à sous et qui étaient rattrapés par les aspirations des joints ou des pipes de bazuco²⁸.

Au moment de cette expérience, Nora – une ex-habitante de rue qui connaît très bien La Ele et qui était ce jour-là mon accompagnatrice – était plus inquiète pour moi et par ma réaction à la situation, que pour ce qui se passait dans la mezzanine. On pourrait dire qu’elle était « habituée » à ce genre de situation et que, avec son calme et son regard permanent sur moi, elle voulait me rassurer. Mais ce que son regard m’a fait comprendre, c’est que partir, dire quelque chose ou montrer ma peur allait nous faire remarquer, et que cette exposition face aux gardiens de l’endroit où nous étions, allait nous mettre toutes les deux en danger.

Dans La Ele, il y a des règles explicites, notamment ne pas voler et ne pas se bagarrer. Mais il y a aussi des règles implicites dont le respect n’est pas moins significatif - notamment la loi du silence. L’indifférence est la réaction à des règles implicites, et elle aussi une stratégie de survie. Dans les *ollas*, il est appréciable de paraître banal, un ou une parmi les autres, de ne pas attirer trop l’attention des gardiens de ces espaces (*sayayines* ou guetteurs)... en voir le moins possible et se taire.

Lenzo : Ouch, dans La Ele moi, ouch ! Tu peux même pas imaginer ce que j’ai vu à La Ele, et... silence radio ! Parce que si je parle de ça et en plus je donne des détails, c’est compliqué, tu piges ? Par exemple, j’ai vu des tabassages, mais des tabassages, quoi, d’un coup tuer quelqu’un. Tu vois ? On traîne quelqu’un et on lui donne un coup. On dit qu’on va le tabasser, mais en fait on le bat si fort qu’on le tue, tu piges ? C’est fort ça.

Recours à la violence

Quand ils se font agresser physiquement dans le milieu de la rue, les jeunes habitants de rue répondent eux-mêmes par la violence pour montrer qu’ils peuvent être plus forts ou qu’ils savent se protéger. Se sentir attaqué implique de se sentir fragilisé et pour cette raison n’importe quelle agression conduit d’un côté à un sentiment de vengeance, et de l’autre à un sentiment de défi face aux autres et face à soi-même. Les jeunes savent également quand ils sont vulnérables

²⁸ Extrait du journal de terrain de l’auteure du 11 février 2015.

ou quand ils sont moins forts et à ce moment là, ils restent passifs en attendant le moment d'agir. Voici les récits de deux jeunes femmes de vingt-quatre et vingt-six ans :

Derly : Parfois je me laisse toucher là-bas [dans La Ele]... mais dehors j'en ai pris déjà plusieurs [hommes] seuls. Si c'est trop chaud je me laisse toucher, mais dehors, je les cherche [...] C'est-à-dire, dehors, je sens cette force que je veux les fumer [les tuer]. À l'intérieur, je me laisse, mais dehors, je les cherche, là où y'a personne. Je me les fume à tout prix. Et encore,

Claudia : Le 30 décembre, on m'a envoyée à l'hôpital. J'avais très mal à la poitrine et on m'a frappée là [elle montre sa poitrine]. On m'a frappée, il était vers trois heures du matin, et à onze heures, je supportais plus la douleur.

Et pourquoi on t'a frappée ?

Claudia : Un connard. Et alors je dis à mon mec de m'accompagner à l'hôpital et il m'a demandé de lui montrer le fils de pute qui m'avait fait ça. Et quand on allait vers l'hôpital, on retrouve le connard, il dormait. Tout de suite, j'ai pris une latte de lit et je l'ai frappé avec ça sur la tête [deux autres filles avec lesquelles nous étions rigolent]... Et après mon mec l'a frappé aussi... [il] lui a donné trois coups de pied sur la figure et il a sorti son couteau, alors le mec s'est levé. Il m'a dit : « donne-moi l'occasion de te casser la poitrine, salope, t'étais endormie ». Mais il m'avait frappée [geste de coup de poing], là sur la poitrine, et j'ai été malade pendant trois mois. Il fallait [le battre]... dès que je fumais [du bazuco], je devais aller toujours après à l'hôpital.

Agressions sexuelles

Le cas des femmes dans la rue²⁹ et dans les *ollas* et leur manière de se défendre ou de se protéger est révélateur. Elles sont exposées, encore plus que les hommes, à des violences sexuelles. Dans le milieu de la rue et notamment dans les *ollas*, les histoires de viols, collectifs ou non, sont courantes.

Si elles sont souvent sans défense au moment de l'agression, il existe des stratégies pour éviter ces situations. Ce sont des pratiques

²⁹ Pour approfondir le sujet des femmes dans la rue à Bogotá, voir notamment Amy RITTERBUSCH, *A youth vision of the city : The social-spatial lives and exclusion of street girls in Bogotá*, thèse de doctorat en philosophie des relations internationales, Miami, Florida International University, 2011, et Carolina RODRIGUEZ, *Cuerpos femeninos callejeros: Hacia una construcción de política social con enfoque de género en Bogotá*, mémoire de master en politique sociale, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, 2014.

qui sont transmises comme une sorte d'inventaire dont certaines m'ont été communiquées à quelques reprises par les femmes, pour que moi-même je fasse attention. Même les jeunes garçons me demandaient souvent pourquoi j'insistais pour aller dans les *ollas* si je connaissais les risques. Les stratégies qui m'ont été transmises sont : ne pas se laver, être sale éloigne les violeurs³⁰ ; ne pas rester beaucoup de temps dans les *ollas*. Apparemment, le fait d'y rester beaucoup de temps participe à se faire remarquer et à être prise comme cible par quelqu'un. Avoir un copain ou la protection d'un autre homme réduit également les risques d'une agression.

Au delà des viols, les femmes rencontrées s'exposent à divers types d'agressions, par exemple au moment de l'exercice de la prostitution (maltraitements physiques, des coups de couteau, des clients qui partent sans payer, entre autres). Le sexe est une pratique d'échange pour du *bazuco*. Selon les récits des filles qui se prostituent, les hommes qui viennent vers elles sont souvent des hommes d'un âge mûr³¹. Ces hommes connaissent sans doute la vulnérabilité de ces femmes à cause de leur dépendance à la drogue et souvent les échanges se font sans préservatif et seulement pour une dose de *bazuco*.

Le nettoyage social

Les habitants de rue à Bogotá s'exposent à d'autres manifestations de violence, généralement liées au double stigmaté, visible et moral, contre lequel ces personnes doivent se battre. Une expression extrême de cette violence est le nettoyage social.

Cette pratique, commencée en Colombie à la fin des années 1970 et qui est arrivée à Bogotá dans les années 1980, en s'amplifiant considérablement dans les années 1990, constitue une des plus importantes craintes dans le milieu de la rue. Selon Carlos Rojas, qui a étudié le phénomène en Colombie dans ses années les plus fortes, « le nettoyage social est un phénomène nettement urbain » dans lequel leurs promoteurs « maximisent dans leurs victimes les caractéristiques ou comportements que le voisinage rejette – et qui lui sont en effet d'une certaine manière préjudiciables –, pour personnifier sur des individus déterminés des concepts abstraits comme la délinquance, la toxicomanie

³⁰ Selon un entretien avec le prêtre de la Basilique mineure du Vœu National situé juste à côté de La Ele, cette stratégie est aussi utilisée par les enfants.

³¹ Pendant mon expérience ethnographique, à un moment où je sortais de La Ele, un homme d'une soixante d'années m'a suivie pendant au moins quinze minutes en me faisant des insinuations sexuelles et m'invitant à rester avec lui.

ou la marginalité³² ».

Cela rappelle les travaux de Howard Becker sur la déviance. Pour cet auteur, « [certains] *groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance*, en appliquant ces normes à certains individus et en les étiquetant comme des déviants³³ ». Dans le cas bogotanis, les sanctions pour ces « transgressions » sont parfois gérées par des groupes de personnes (groupes paramilitaires, commerçants voisins des *ollas*), aidés ou non par la police³⁴, qui à bord de motocyclettes ou de camionnettes, réalisent des assassinats collectifs des personnes qu'ils considèrent comme déviantes.

Dans le milieu de la rue, ces groupes sont appelés *rayas* et, selon les récits des personnes rencontrées, ils passent souvent la nuit en lançant des rafales de tirs. Se défendre contre ces attaques n'est pas évident, mais les personnes sans abri n'ont pas le choix, alors elles activent des savoirs appris par l'expérience quotidienne. Éviter les endroits où le plus de personnes assassinées ont été trouvées, ne pas dormir jusqu'à trouver un endroit sûr comme un centre d'accueil ou une petite chambre dans une résidence, constituent quelques-unes des stratégies de survie.

Pratiques de survie

Si face à la violence, il y a, chez les jeunes rencontrés, des stratégies acquises par l'expérience, concernant la survie matérielle, il existe des pratiques économiques émergeant de la relation entre pauvreté et usage de drogues³⁵. Bien entendu, ces pratiques sont utilisées autant pour l'accès à la nourriture ou la location d'un lit que pour l'achat de drogues.

Dans le milieu de la rue à Bogotà, il y a des économies clandestines³⁶, hors-la-loi, où les activités délictueuses, comme le trafic et le vol, ont une place importante. Il existe également des économies

³² Carlos ROJAS, *La violencia llamada limpieza social*, Bogotà, CINEP, 1996, p. 23. Traduit de l'espagnol par moi-même.

³³ Howard BECKER, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions Métailié, 1985, p. 32.

³⁴ Carlos ROJAS, *La violencia llamada limpieza social*, Bogotà, *op. cit.*

³⁵ Dans son travail sur l'usage de drogues dans des quartiers défavorisés du Grand Buenos Aires en Argentine, María Epele explique très justement comment la pauvreté, quand elle est mise en relation avec l'usage de drogues, peut devenir « un contexte et un ancrage de production de nouveaux : commerces, réalités, expériences, échanges, pratiques et subjectivités, c'est-à-dire, des nouvelles économies » ; María EPELE, *Sujeter Por La Herida : Una Etnografía Sobre Drogas, Pobreza Y Salud*, *op. cit.*, p. 42.

³⁶ Philippe BOURGOIS, *En quête de respect. Le crack à New York*, *op. cit.*

précaires comme la collecte d'objets de recyclage³⁷ et la manche. Ces dernières entraînent une exposition de soi particulièrement intense, car elles surexposent très souvent le malheur et la détresse.

Contrairement aux résultats du recensement de la population habitante de rue à Bogotá de 2011, selon lesquels « 58% se consacre au rassemblement d'objets de recyclage, 34% fait la manche, 28% réalise un autre type d'activité et 10,7% commet des délits³⁸ », j'ai pu remarquer que les jeunes qui vivent dans la rue ne réalisent rarement qu'une seule activité de survie. Les activités se réalisent en fonction de la demande, du rythme de la ville et des besoins de chacun.

Pratiques dans les ollas

Les *ollas* sont des endroits où toutes sortes de pratiques et de transactions confluent. C'est justement à travers ces transactions que les *ollas* dépassent leurs propres limites territoriales et se mettent en relation avec l'extérieur. Les jeunes entrent et sortent des *ollas* en échangeant, en achetant, en vendant, en offrant : ils mettent en lien le dedans et le dehors.

Les jeunes rencontrés arrivent dans les *ollas* avec des objets volés – portables, pièces de voitures, ordinateurs, bijoux, vêtements – pour les vendre ou pour les échanger. Les ventes se réalisent dans des endroits ou avec des personnes spécifiques qui travaillent dans l'achat de ces objets pour les revendre ensuite. Les échanges se réalisent souvent directement chez les trafiquants où les objets peuvent être troqués contre de la drogue, contre un peu moins de drogue et quelques nuits dans une des chambres à louer à l'intérieur, ou quelque chose à manger.

Une autre pratique qui met en relation les *ollas* avec l'extérieur c'est, bien entendu, le trafic de drogues. Quelques jeunes rencontrés travaillent comme dealers, en sortant de la drogue des *ollas* pour les personnes, usagères aussi, qui n'osent pas y entrer. Le travail de dealer peut se faire dans quelques rues aux alentours de ces centres de vente

³⁷ La collecte d'objets de recyclage n'est pas une activité exclusive des personnes dans la rue. Récemment à Bogotá, le gouvernement de la ville a essayé de professionnaliser ce métier en créant une entreprise publique de nettoyage et en employant des *recicladores*, c'est-à-dire des personnes qui travaillent dans la collecte et dans le tri des poubelles. Ces personnes sont, bien entendu, dans des situations de vie très précaires, mais elles ne sont pas forcément des habitants de rue. Dans le cas des personnes qui vivent dans la rue et qui réalisent cette activité, celle-ci est loin d'être professionnalisée.

³⁸ Alcaldía Distrital de Bogotá, Secretaria de Integración Social, *op. cit.*, p. 17.

ou bien plus loin, dans le centre-ville, près des universités ou d'autres centres éducatifs.

Mais les *ollas* peuvent également constituer des sources de travail. Il s'agit de travaux comme *sayayin*, guetteur (*campanero*), guichetier (*taquillero*)³⁹ – travaux pour lesquels il faut d'abord gagner la confiance d'un des « patrons » du secteur et ne pas être consommateur de *bazuco* – ou simplement comme celui qui aide à faire un peu de tout dans les bars ou tavernes situées à l'intérieur.

Parmi la panoplie des choses envisageables et des pratiques qui émergent quotidiennement pour assurer une survie matérielle et une survie dans la consommation, celles liées à l'usage des drogues sont très courantes.

En rentrant dans La Ele, j'étais impressionnée de voir la quantité de petits objets liés à la consommation de *bazuco* qui circulent. Les pipes sont fabriquées sur place, dans la rue, au milieu du passage, à l'aide d'un feu improvisé. Le petit morceau de papier aluminium qui se pose sur la pipe et qui doit être remplacé régulièrement, se vend à la pièce. De même que les allumettes, l'épingle qui sert à piquer le papier pour laisser passer la poudre du *bazuco*, ou le petit bâton de parapluie qui s'utilise pour enlever les restes du *bazuco*, connus pour leur force au moment de la dernière taffe.

Les transactions liées à ces objets dans La Ele, font penser aux « nouvelles économies » dont parle Maria Epele. La mise en vente de chacun des ces outils indispensables à la consommation de *bazuco* implique tout un parcours de « production » des objets. Pour les pipes, il faut trouver d'abord les tuyaux de PVC avec le bon diamètre et les tubes de stylos qui selon leur marque déterminent la qualité de la pipe. Pour les morceaux de papier d'aluminium, il faut d'abord trouver l'argent pour acheter le rouleau, et ensuite prendre le temps de découper chacune des portions. Pour les allumettes, il faut en faire des petits groupes de cinq. Pour les épingles et les bâtons de parapluie, il faut d'abord les trouver dans les poubelles et les arranger pour l'usage pour lequel ils seront vendus.

Pratiques précaires

Se débrouiller dans la rue, disons hors des *ollas*, implique l'appropriation d'espaces publics. Les activités de débrouille ont très

³⁹ Le *taquillero* est la personne qui, derrière un guichet – une table et une chaise – placé souvent devant la porte de chaque établissement, contrôle la vente des doses de drogue.

souvent des espaces précis auxquels elles sont liées, des espaces connus par les jeunes où ils se rendent quotidiennement. Cette appropriation des espaces de la ville implique quant à elle une « exposition de soi⁴⁰ » face aux passants. De plus, lorsqu'il s'agit d'activités de débrouille très précaires, l'exposition de soi en est rendue d'autant plus limite, laissant voir encore davantage le malheur, la détresse, mais aussi, parfois les talents ou l'envie de changement.

Le regard extérieur de cette exposition renvoie à ce que Claudia Girola a appelé « le choc de la ressemblance », qui est mis en évidence quand « l'autre renvoie l'image d'un nous-dégradé, un nous dans la finitude de sa propre existence et de sa propre historicité. Il perd sa qualité d'être différent pour devenir une image réflexive⁴¹ ». Selon cette auteure, il y a deux tendances dans ce sentiment :

D'une part, il y aura ceux qui vont ignorer ou repousser (de manière consciente ou non consciente) ce choc de la ressemblance en responsabilisant l'autre de sa situation de précarité, refusant ainsi de reconnaître le compromis d'humanité qui les unit entre eux. D'autre part, il y aura ceux qui au contraire ont une sensibilité charitable, humanitaire, démocratique et/ou de justice sociale et qui se tourneront face à eux mêmes pour se questionner sur leur propre étonnement et désarroi face au « spectacle » de la souffrance sociale et agiront en conséquence, par la compassion, par la militance, par le droit, par l'assistance.

Deux exemples significatifs mettent en évidence dans le cas des jeunes habitants de rue à Bogotá cette exposition de soi et, également, la « déstabilisation de l'observateur » face à l'exposition : la manche et la collecte d'objets de recyclage.

À propos de la manche, les jeunes rencontrés montent dans les bus ou se baladent dans la ville en demandant des pièces de monnaie. Ils chantent, racontent des histoires, racontent leur vie ou inventent des expériences biographiques pour faire ressortir chez les passants et les passagers des sentiments de pitié et quelques pièces de leur poche.

Quelques fois, j'ai eu l'opportunité d'en accompagner certains dans leur travail dans les bus. En suivant Tomas et Alexis – deux garçons transsexuels –, j'ai été très étonnée par leur manière de faire la manche. D'abord, toute une mise en scène a été déployée, Tomas est allé au devant

⁴⁰ Pour le sujet de l'exposition de soi dans la mendicité, voir Pascale PICHON, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010.

⁴¹ Claudia GIROLA, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, op. cit., p. 43.

d'un groupe de passagers pour leur parler de la Bible, il connaissait par cœur quelques versets et il les récitait en faisant divers types d'intonations et en essayant de représenter avec son corps « la parole de Dieu ». Il rajoutait entre les versets des expériences biographiques liées à la dépendance aux drogues qui l'avaient fait se rapprocher de Dieu. Alexis, attendant son moment pour rentrer sur scène, restait un peu à l'écart en acquiesçant d'un geste de la tête. Lorsque Tomas termina sa « transmission du message », il appela Alexis pour qu'il improvise un rap pour Dieu. Rien n'était vrai. Et c'est souvent le cas avec les histoires biographiques qui se racontent dans les bus.

Pourtant, Tomas et Alexis sont arrivés à convaincre une grande partie du bus – dont moi, même en sachant que cela n'était pas vrai – alors que c'était la première fois qu'ils travaillaient ensemble. Les applaudissements, les regards de compassion, les mots d'encouragement et, bien sûr, les pièces de monnaie ne se sont pas faits attendre. Cela m'a encore plus étonnée. J'avais vu souvent, dans des contextes similaires, des scènes de rejet, des chauffeurs et des passagers qui font descendre les personnes des bus, des sacs à mains cachés ou blottis contre la poitrine, de peur de se faire voler. Dans un pays aussi chrétien que la Colombie, le fait d'avoir parlé de Dieu a fait la différence. L'auditoire a très bien réagi à l'engagement que ces deux jeunes montraient vis-à-vis de leur changement de mode de vie. Tomas et Alexis ont transmis aux passagers le malheur de leur expérience avec les drogues, mais aussi leur volonté de « reprendre » le bon chemin, comme eux-mêmes l'ont dit.

Concernant la collecte d'objets de recyclage, cette activité est très mal vue par les jeunes rencontrés⁴² ainsi que par les voisins des *ollas* qui se plaignent, entre autres, de la saleté à cause des ordures éparpillées dans tout le secteur.

Pour ces jeunes, cette pratique pourrait être la plus précaire, celle que l'on réalise quand aucune des autres activités ne marche, d'autant plus quand ils sont sales et que cela les empêche de voler ou de faire la manche. Cette activité représente pour certains la limite. C'est à la faveur de ces observations que j'ai pu comprendre qu'une hiérarchie s'établissait à l'intérieur de cet univers précaire. Pour ceux et celles qui volent, qui font la manche, même pour celles qui exercent la prostitution, leurs pairs qui cherchent dans les poubelles et pour qui ceci constitue l'activité prédominante pour survivre dans la rue, ne sont considérés que comme dans l'état ultime de la vie. C'est peut-être la

⁴² Cette activité est plus valorisée par les personnes qui ont une trajectoire plus longue dans la rue.

position la plus disqualifiante. Dans le langage de la rue, ils sont appelés les *ñeritos* et dans le langage courant des bogotanis, ils peuvent être désignées comme *desechables* (jetables)⁴³.

C'est justement cette image du « jetable », de quelqu'un qui cherche dans les poubelles pour manger, pour s'habiller, de quelqu'un pour qui les restes de la collectivité deviennent des éléments importants de survie, qui nous montre comment ces personnes qui se servent des ordures, peuvent être également considérées comme des ordures. C'est comme si un mimétisme avait lieu. Et cela montre à la fois l'impuissance et le malaise d'une société face à l'extrême vulnérabilité de ces personnes.

Lorsqu'on lit les plaintes des voisinages à propos des habitants de rue qui fréquentent leur secteur, c'est comme si la présence de ces personnes ramenait la saleté, et la saleté le désordre, le désordre le conflit, le conflit la violence et la violence l'insécurité. Les voisins de La Ele, par exemple, se sont plaints devant les autorités de la ville de « l'abandon dans lequel était tout le secteur⁴⁴ ». Selon eux, la présence du micro trafic conduisait à une présence de plus en plus importante d'habitants de rue usagers de drogues. L'usage des ordures par ces personnes ainsi que l'utilisation qu'ils font des espaces publics pour la réalisation de leurs besoins élémentaires, ont conduit à des problèmes d'hygiène et d'insalubrité. De même, la présence constante de ces personnes dans les rues a fait augmenter, d'après les voisins, les indices d'insécurité.

⁴³ L'idée qu'il y a toujours, dans le milieu de la rue, quelqu'un d'autre dans une situation pire que la sienne a été exposée dans maints travaux sur le sujet. Dans le cas français, la désignation de clochard serait la plus disqualifiante selon Pascale PICHON, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, *op. cit.* ; dans le cas brésilien, les *noïas*, selon Heitor FRÚGOLI et Mariana CAVALCANTI, « Territorialidades da(s) cracolândia(s) em São Paulo e no Rio de Janeiro », *op. cit.* ; dans le cas argentin et des *tirados*, voir María EPELE, *Sujetar Por La Herida: Una Etnografía Sobre Drogas, Pobreza Y Salud*, *op. cit.*

⁴⁴ Certaines de ces plaintes sont arrivées jusqu'à la presse. Voir entre autres « Plaza España en Bogotá, rodeada de excrementos, basura e inseguridad », *El Espectador*, 29 juillet, 2014, accessible sur : <http://www.elespectador.com/noticias/bogota/plaza-espana-bogota-rodeada-de-excrementos-basura-e-ins-articulo-507396>, (consulté le 1 août 2014) ; « Las problemáticas en San Victorino – Bogotá », *El Tiempo*, 27 août 2014, accessible sur : <http://www.eltiempo.com/bogota/las-problematicas-en-san-victorino/14447682>, (consulté le 28 août 2014).

Derniers mots

Le regard social attribue très souvent aux personnes sans abri une image d'une population de passage, nomade. Pourtant, dans le cas bogotanais, les personnes vivant dans la rue montrent une certaine stabilité liée à des espaces précis qui collaborent, chacun avec leurs dynamiques propres, à la survie ; et qui participent à faire surgir diverses contraintes auxquelles ces personnes doivent quotidiennement faire face.

La « rue » qu'elles habitent se compose donc d'espaces publics, parfois d'espaces institutionnels, mais aussi d'espaces privatisés. Ces derniers sont des lieux d'ancrage de trafic, de consommation de drogues et de situations de violence extrême. Mais leur « rue » est également le résultat de l'interaction de ces espaces avec des pratiques et des savoirs appris par l'expérience, qui font que malgré toutes les caractéristiques contraignantes de leur contexte de vie, ces personnes sont là, continuent d'être là, se débrouillent, survivent.

Dans cet article, nous avons traité du cas particulier des jeunes sans abri usagers de drogues. Comme on l'a vu, ces jeunes survivent dans la rue tout en survivant à leur propre dépendance au *bazuco*. La drogue imprègne toutes les parties de leur vie et de leur expérience dans le milieu de la rue.

De l'extérieur – voisinage, fonctionnaires publics, police, autres habitants de rue ou de la ville – ces jeunes représentent le chaos actuel de la rue, d'autant plus que la participation des mineurs à des activités délictueuses augmente⁴⁵. Néanmoins, quand on arrive à partager avec eux des moments de leur quotidienneté, il est possible de trouver dans les gestes les plus ordinaires des formes d'organisation : des stratégies de protection face à la violence ou des pratiques de survie matérielle. En cherchant à saisir ces expériences, l'image chaotique se défait, tandis que la vulnérabilité est mise en évidence. Ces jeunes se battent ou essayent de se battre contre tout ce qui peut les rendre encore plus vulnérables.

⁴⁵ Voir notamment « Detención de menores se incrementó el 200 por ciento », *El Tiempo*, 10 novembre 2014, accessible sur : <http://www.eltiempo.com/bogota/aumentan-casos-de-menores-de-edad-capturados/14811558>, (consulté le 10 novembre 2014).

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

DOSSIER THÉMATIQUE : « HABITER, LIEUX DE VIE ET FAÇONS DE VIVRE »

Ninon DUBOURG, Delphine PIÉTU et Marija PODZOROVA

Habiter, lieux de vie et façons de vivre

DE L'INDIGENCE À L'EXCLUSION

Natalie CAMACHO MARIÑO

Rue, drogue et violence : la survie des jeunes habitants de la rue à Bogotà

Zacharia BANDAOGO

« Ouaga 2000 » : sa naissance, ses habitants et ses détracteurs (1996 à nos jours)

L'INDIVIDU ET LE LIEU DE VIE

Patricia CABIANCA GAZIRE

Habiter la ville, habiter le moi

Sami FREDJ

L'habitat comme reflet de la santé psychique

REVENDIQUER LES MODES DE VIE

Baptiste COLIN

Droit à la ville ? Une réalisation des squatteurs de la rue de l'Est (Paris, 1982)

Marija PODZOROVA

Habiter dans la peinture soviétique dans l'entre-deux-guerres

VARIA

Mariano di PASQUALE

Circulation du savoir médical et politique à Buenos Aires (1820-1852)

RÉSUMÉS DE THÈSE

Carolina MARTINEZ

Mondes parfaits et étrangers dans les confins de l'Orbis Terrarum. Utopie, expansion transocéanique et altérité (xvi^e-xviii^e siècles)

Sylvain MUSINDE SANGWA

Parenté et patrimoine foncier chez les Bena Mambwe de la République démocratique du Congo. La réappropriation de la dépouille de l'épouse par son lignage

Géraldine BARRON-FORTIER

Entre tradition et innovation : itinéraire d'un marin, Edmond Pâris (1806-1960)

Matias Emiliano CASAS

Les métamorphoses du gaucho. De la poésie épique à la tradition nationale (1930-1960)

COMPTE RENDU DE LECTURE

Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE et Liliane HILAIRE-PÉREZ (dir.)

Les expositions universelles. Les identités au défi de la modernité, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014 (Géraldine BARRON-FORTIER)

